

Chapitre 1

Comme chaque soir depuis huit jours, Natacha Bouvier fit un détour pour contempler la vitrine du magasin de mode qui occupait l'angle du boulevard Haussmann et de la rue Lafayette. La robe qui l'attirait était toujours là, originale, chatoyante et elle ressentit à nouveau les brûlures du désir. Dès qu'elle l'avait repéré, elle avait senti pour ce morceau de tissus rouge et doré un coup de foudre irrésistible. Elle s'imaginait, avec délices passer cette tunique élégante, souligner l'éclat si particulier de sa couleur par un foulard beige et parader devant ses amis. Elle éprouvait pour elle une envie sensuelle, cosmique absurde, hors de toute raison. Pourtant, elle ne manquait pas de toilettes, son armoire était pleine, mais son cœur battait plus fort lorsqu'elle voyait ce vêtement, symbole d'un ailleurs troublant et fantasmagorique. Car son prix était déraisonnable, stratosphérique et contribuait puissamment à son charme. Si cette robe n'avait coûté qu'une centaine d'euros, si elle avait été vendue par un des grands magasins du boulevard, Natacha ne se serait pas intéressée à elle, malgré le raffinement de sa coupe et le chatolement de son écarlate. La jeune femme lui aurait jeté un regard distrait. Peut-être l'aurait-elle essayée, mais sans conviction et si pour finir elle l'avait achetée, elle n'aurait été qu'une pièce anonyme de sa garde-robe.

Mais là, il fallait déboursier plus d'un millier d'euros pour l'acquérir et ce luxe était inaccessible pour la bourse de Natacha, sauf si... Et ce qui se cachait derrière ce « si » était chargé d'une douce senteur érotique. La jeune femme y pensait depuis quelque temps. Elle explorait en pensée ce fantasme, s'attardait dans ses méandres sans se résoudre pour l'instant à lui donner un peu de chair tant il impliquait de changements dans les paradigmes qui régissaient sa vie.

Au-delà de l'apparence lisse qu'elle offrait à ses proches, elle était en proie à des désirs particuliers, même si elle s'imposait pour le moment de rester dans le corset de son existence routinière. Derrière Natacha Bouvier psychologue sans clients et épouse de l'éditeur Jean Bouvier, existait une autre femme qui tirait sur ses chaînes. Elle aimait son mari ou du moins baptisait « amour » les sentiments prétendument passionnés qu'elle lui portait. Cet axiome posé, elle n'était pas fidèle. Elle avait attendu d'être en couple depuis cinq ans avant de tromper Jean, tout en refusant d'employer ce verbe pour qualifier ses coucheries, car il lui semblait inadapté. Elle voyait ses aventures comme un ballet des corps, une gymnastique sensuelle entre adultes consentants et n'y attachait guère d'importance. Si on excepte une attirance physique, elle n'éprouvait rien pour ses partenaires et ceux-ci étaient sur la même longueur d'onde ou feignaient de l'être. Heureusement, aucun de ses amants ne l'avait assommée de déclarations mal venues et dissonantes qu'elle n'aurait pas supportées. Jean n'était sans doute pas dupe et il l'avait probablement percée à jour, car les mensonges qu'elle lui servait pour expliquer ses escapades étaient grossiers et malhabiles. Cependant, il ne lui avait jamais fait de remarques et elle se demandait pourquoi il faisait semblant de ne rien voir. Était-il indifférent ? Lui rendait-il la pareille ? Il n'était pas expansif et il gardait secret son agenda contrairement à elle qui mettait un point d'honneur à lui détailler chaque matin le programme de sa journée en inventant d'improbables sorties avec des amies lorsqu'elle prévoyait de fauter. Il partait le matin et revenait le soir à heures fixes. Plaçait-il entre ces deux bornes des cinq-à-sept érotiques ? Le caractère de son époux rendait cette hypothèse peu probable. Et que devait-elle souhaiter ? Qu'il l'imite, afin qu'elle se sente moins égoïste ? Ou au contraire qu'il lui reste fidèle en dépit de son inconduite ?

Elle regarda la robe et soupira. Elle la voyait comme un pont, qui lui permettrait de passer dans un autre continuum. Elle était psychologue, habituée aux fantasmes de ses clients et elle était capable d'analyser en détail la perversité du sien, mais elle refusait de l'étudier. Elle devinait cependant les ombres qui se cachaient derrière lui et elle savait que si elle s'engageait dans cette voie, aucun retour ne serait possible. Elle aurait franchi un cap et elle serait marquée à jamais.

Toute à son mirage, elle décida brusquement d'agir et d'explorer ce songe qui l'attirait tant ; elle ne commettrait rien d'irréversible, elle ne ferait que quelques pas prudents en direction de la frontière qu'elle hésitait encore à franchir, mais cette incursion circonspecte soulagerait la

frustration qu'elle ressentait. Elle ne supportait plus son inaction et de venir stérilement contempler ce vêtement écarlate qui la narguait derrière sa vitrine.

Lorsqu'elle arriva à son appartement, elle se précipita vers sa tablette et se connecta au site de rencontres qu'elle avait repéré. Elle disposait d'une demi-heure avant que Jean ne revînt, mais l'intervalle de temps serait sans doute suffisant pour s'inscrire et consulter les profils. La publicité agressive que « Femmes de luxe » avait déployée sur les murs du métro et son slogan « Et si vous étiez gâtée par un homme ? » l'avait attirée. Cette promotion cynique était arrivée à un moment clé où elle s'interrogeait. Elle avait épuisé les charmes de l'adultère. Ses amants présents et passés se fondaient jusqu'à n'avoir qu'un seul visage et ils étaient interchangeables, sans personnalité propre. La satisfaction érotique qu'elle retirait de ses aventures s'était émoussée au fil du temps et pour la stimuler, pour retrouver le plaisir de l'interdit, elle prenait désormais des risques inconsidérés. Elle jouait avec le feu et abreuvait son mari de détails inventés de moins en moins plausibles pour faire monter son adrénaline. Pourtant, elle n'aurait pas supporté qu'il lui fasse le moindre reproche, qu'il lui demande des comptes, qu'il se mette en colère et surtout qu'il la quitte, mais c'était plus fort qu'elle : elle se mettait volontairement en danger en avançant des prétextes fumeux pour dissimuler ses rendez-vous à l'hôtel, alors qu'il ne lui demandait rien et qu'il se moquait de la façon dont elle employait ses moments de liberté. Elle aurait pu se taire, ne pas évoquer son emploi du temps, mais non : il fallait qu'elle parle, qu'elle longe le précipice, qu'elle se penche au-dessus de lui jusqu'à perdre l'équilibre.

Et se connecter sur « Femmes de luxe » n'était qu'une étape supplémentaire dans cette escalade permanente qui sous-tendait son couple. Mais irait-elle jusqu'au bout de sa folie ? Et si elle passait à l'acte, comment intégrerait-elle dans son jeu cette nouvelle et dangereuse infraction au contrat conjugal ? Sans doute, ferait-elle des allusions, multiplierait-elle les mots à double sens qu'il décrypterait s'il le voulait. Mais probablement préférerait-il rester dans un monde idéal où son épouse était parfaite et sans taches.

Lorsqu'elle avait exploré en pensée la voie choquante qui la tentait, elle avait réfléchi au pseudonyme qu'elle prendrait. Plusieurs lui avaient plu, mais pour finir elle avait choisi « fleur de Paris ». Elle mentit sur son âge, prétendit avoir trente-cinq ans alors qu'elle en avait eu trente-huit la semaine dernière, mais ne tricha pas sur les autres critères. Elle avoua ses véritables taille et poids, bien que son mètre soixante-quinze puisse rebuter les hommes trop petits et qu'elle ne fut pas mince comme la mode l'exigeait. Elle chargea une photo où elle tournait la tête vers la gauche et présentait son épaisse chevelure où se devinaient des reflets roux. Elle trouvait le cliché mystérieux, attirant. Il ne la dévoilait qu'à la marge, juste ce qu'il fallait pour ferrer un homme en entretenant néanmoins le mystère. Car elle avait choisi ce portrait indirect non pour se cacher, mais parce qu'elle pensait que la brume possède un puissant pouvoir érotique. Et elle avait essayé plusieurs formules de présentation avant de s'arrêter sur : « Parisienne qui saura vous charmer si elle le veut. Tendez-moi une fleur. Peut-être la saisirai-je ? » qui lui semblait entretenir le mystère sur ses intentions.

Elle répondit à des questions censées décrire son caractère, non que cela eût de l'importance, mais parce que cette accumulation de détails prolongeait le jeu et le plaisir qu'elle en retirait.

Elle était encore sur sa tablette lorsque Jean rentra. Elle n'avait pas besoin de consulter sa montre. Elle savait qu'il était dix-huit heures cinq. Son mari était maniaque. Il partait invariablement à la même heure de ce qu'il baptisait bureau, mais n'était qu'une pièce encombrée de livres et qui occupait une partie de l'entre sol d'un immeuble haussmannien. Il parcourait le kilomètre qui le séparait de son domicile chaque jour au même rythme, à la même vitesse, quel que fut le temps et la circulation. Parfois, Natacha se disait qu'elle était mariée à un robot et non à un homme.

Elle l'entendit déposer son pardessus dans le placard de l'entrée, avant que les grincements des lames de parquet n'indiquent qu'il venait la retrouver. Elle ne quitta « Femmes de luxe » qu'à l'ultime moment. Elle avait même envisagé de rester connectée et poser l'écran retourné contre ses genoux, mais elle n'osa pas aller jusque-là. Sans doute, se permettrait-elle plus tard cette provocation, mais pour l'instant elle resterait sage.

Jean déposa ses lèvres sur les siennes en un contact furtif et rituel.

– Ta journée s’est-elle bien passée, chéri ?

Elle aussi était devenue routinière à son contact. Elle répétait chaque jour les mêmes mots en réponse à son baiser et n’en attendait rien, car il grognait quelques mots incompréhensibles en retour.

Elle aurait aimé qu’il se plaigne, qu’il lui fasse partager ses soucis, qu’il raconte quelques anecdotes même sans intérêt sur sa vie professionnelle, mais il se taisait. Il gardait tout pour lui. À peine parlait-il des livres qu’il publiait. Il ramenait à leur appartement un exemplaire de chacun de ses ouvrages pour que sa femme donne son avis sur la maquette, mais il ne tenait jamais compte des remarques qu’elle pouvait lui faire. Lui seul décidait. Il n’avait pas de collaborateur. Comment aurait-il pu le payer ? Mais de temps en temps lorsqu’il était trop débordé, il prenait un stagiaire, car le dédommagement qu’il était tenu de verser ne dépassait pas le millier d’euros.

Elle devinait que les affaires de Jean étaient mauvaises, qu’il ne maintenait qu’avec peine sa maison d’édition à flot. Sans doute, était-il responsable de cet état de fait, car le créneau qu’il avait choisi était trop étroit. Il publiait des livres d’art illustrés par de magnifiques photos. Chacun de ses ouvrages était en lui-même un petit chef-d’oeuvre, mais ils se vendaient mal, car ils étaient chers et le public intéressé restreint.

Il n’évoquait jamais ses difficultés financières. Il ne lui demandait pas de restreindre leurs dépenses pour faire face à une baisse de revenus. Ils maintenaient le même train de vie. Ils continuaient d’organiser de coûteux dîners où ils recevaient à tour de rôle leurs amis écrivains. Ils partaient rituellement en vacances dans des palaces aux quatre coins de l’Europe. Mais elle attendait, résignée, le moment où tout exploserait, où il lui avouerait qu’il était ruiné et que son compte en banque était vide.

– Que souhaites-tu manger ?

– Ce que tu veux !

Encore des mots répétés cent fois avec d’infimes variantes. Elle se leva et se dirigea vers son office. Elle était bonne cuisinière et même lorsqu’ils n’étaient que deux, elle soignait la présentation et la qualité de ses plats.

Elle prépara sa table avec soin et n’oublia pas d’installer à côté des assiettes le vase contenant les fleurs que Jean lui avait offertes la veille.

Lorsqu’il fut prêt, elle sortit le gratin de courgettes qu’elle avait préparé et appela son mari. Il s’installa en face d’elle et commença à discourir sur sa dernière lecture. Il était fan de littérature et passait son temps libre le nez plongé dans des romans. Il était en outre critique pour une revue au tirage confidentiel, mais qui avait une grande importance dans le petit monde de l’édition ; les auteurs lui dédicaçaient en tremblant leurs œuvres, car Jean était impitoyable. Peu d’écrivains trouvaient grâce à ses yeux, même ceux qui étaient ses amis intimes. Il débusquait sans pitié leurs tics, leurs facilités, leurs platitudes, mais soulignait rarement leurs réussites, comme si celles-ci étaient la norme et ne devaient pas être mises en avant.

– Tu es comme Saint Beuve, l’avait taquiné son épouse au début de leur mariage.

– Oui et alors ?

– Il était jaloux de Victor Hugo. C’était un écrivain raté qui se vengeait de son incapacité à produire des chefs d’œuvres en éreintant les livres des autres.

– Et ?

Il sembla désappointé par cette critique et elle s’empressa d’ajouter une plaisanterie pour dissiper le malaise. Plus jamais par la suite, elle ne revint sur ce sujet et désormais, elle écoutait en silence le flot dédaigneux qui sortait de sa bouche. Il lui présentait l’œuvre, les intentions de l’auteur et ses insuffisances. Il indiquait comment l’écrivain trahissait ses propres objectifs. Sans doute, avait-il raison et ses critiques étaient-elles fondées, mais qu’il ne vît que les mauvais côtés d’une œuvre, agaçait sa femme. Il lui semblait hémiplégique, perdu dans la recherche d’un Graal littéraire qui n’existait nulle part sur terre, qu’aucun humain par définition faillible n’était capable d’écrire.

En fait, Jean avait beaucoup de défauts. Il était incapable de communiquer avec elle. Leurs conversations étaient à sens unique. Il parlait, il pontifiait, il présentait son point de vue d’une

manière définitive. Il n'était pas un bon amant. Tous les hommes avec qui elle avait couché étaient bien meilleurs au lit que lui. Il ne lui faisait jamais de compliments, même s'il lui offrait régulièrement des fleurs et des menus cadeaux. Pourtant, Natacha était follement amoureuse de lui. La passion qu'elle ressentait la définissait et elle ne se voyait que comme la femme de Jean Bouvier. Autrefois, elle avait essayé de s'analyser – c'était son métier – mais elle avait renoncé, car elle butait sur l'illogisme de ses sentiments qui n'avaient aucun sens. Mais n'est-ce pas le propre de l'amour d'être dissocié de la raison ?

Cette entrave affective l'irritait autant qu'elle la ravissait et pour la supporter, elle ruait dans les brancards. Pour se donner de l'air, elle avait pris des amants et aujourd'hui elle envisageait de vendre son corps et de se rabaisser en intégrant la caste des putains. Car elle réprouvait la prostitution et la voyait comme une flétrissure pour celles qui s'y adonnaient. Elle n'était plus à un paradoxe près.

Quand elle eut fini de ranger les couverts dans leur petit lave-vaisselle, elle rejoignit son mari dans le salon. Lunettes relevées sur le front, il lisait un roman. De temps en temps, il griffonnait avec un crayon à bois quelques mots sur une feuille de papier. Ces remarques qu'il notait de temps à autre l'aideraient plus tard à rédiger sa critique et à assassiner le livre. Tout à l'heure pendant le repas, il avait esquissé le plan de sa diatribe. L'auteur était cependant un de leurs amis et était régulièrement invité à leur table, mais ce statut de familier ne le protégeait pas contre la hargne littéraire de Jean. Ses précédents romans avaient été pareillement éreintés. Pourtant, il n'avait jamais protesté contre le mauvais sort que son ami lui faisait. De toute façon les dénonciations colériques de l'atrabilaire éditeur n'empêchaient pas les livres qu'il dénigrait de se vendre, bien que son avis donnait le « la » de la critique. Au fond c'était un jeu vain et futile. Les écrivains conseillés par leurs éditeurs soignaient leurs dédicaces et priaient pour que Jean lise leur ouvrage. Car Bouvier recevait deux dizaines de livres chaque jour ; il faisait un tri et n'étudiait que ceux écrits par une connaissance ou ceux qui pour une raison ou une autre se signalaient à son attention. Les heureux élus se consolait en se disant qu'ils avaient été sélectionnés par l'impitoyable juge, lorsqu'ils découvraient la fiche méticuleuse et méchante que Jean leur consacrait dans sa revue.

Natacha reprit sa tablette. Il lui arrivait de consulter le soir, des catalogues de mode sur Internet. Elle hésita longtemps avant de se connecter sur « Femmes de luxe ». Elle jeta de brefs coups d'œil à son époux pour déterminer s'il voyait ou pas son écran et conclut que si elle penchait l'appareil vers elle le risque était minime. De toute façon, il était dans son monde, concentré sur son roman et il ne lui prêtait qu'une attention restreinte.

Lorsqu'elle osa entrer le titre du site dans Google, elle tremblait. Elle ressentait un étrange frisson. Allait-elle changer de vie ? Allait-elle s'engager dans une voie, qu'à tort ou à raison elle estimait sans retour ?

Elle avait déjà reçu des messages et elle les chargea fébrilement. Mais lorsqu'elle lut le premier, elle déchantait. L'email était bourré de fautes d'orthographe et elle ne supportait pas cette négligence chez un homme. Elle arrêta sa lecture au bout de deux lignes et envoya à son interlocuteur, un méchant « Retournez à l'école ! »

Elle fit de même avec le deuxième avant de renoncer à perdre son temps. Elle n'était pas institutrice et n'avait pas à faire une illusoire police syntaxique. Elle se contenta d'effacer les messages dont l'orthographe la heurtait et de bloquer leurs auteurs.

Pour finir, elle ne retint que deux contacts. Le premier provenait d'un homme d'affaires qui séjournait de temps à autre dans la capitale, mais il se contredisait sur la nature de son activité. Était-il dans l'immobilier ou exerçait-il la fonction de courtier en assurances ? À moins qu'il ne touchât à ces deux domaines ? Ou peut-être cachait-il son véritable métier par souci de discrétion ? Sa photo semblait ancienne, car sa coupe de cheveux était démodée. Il n'évoquait aucune contrepartie. Avait-il compris le principe particulier qui régissait « Femmes de luxe » ? Ou attendait-il d'avoir fait connaissance pour aborder cette question ? Elle était partagée : devait-elle lui faire subir le sort des illettrés ou lui laisserait-elle malgré tout une chance ?

Elle envoya sans conviction un explicite : « une maîtresse qui a de la classe coûte cher. Avez-vous les moyens de l'assumer ? »

En revanche, le deuxième contact lui parut plus prometteur. Il était rugbyman dans un club de deuxième division et sa photo confirmait sa profession. Il était massif, presque monstrueux, malgré qu'il eût mis un costume et une cravate. Elle n'avait pas l'habitude de fréquenter des hommes aussi rustiques. Elle choisissait d'ordinaire ses amants dans son monde policé et ils étaient invariablement des intellectuels plus prompts à batailler avec leur plume que sur un terrain de sports.

Le rugbyman avait laissé quelques fautes dans son message, mais elle lui pardonna cet écart. Lui non plus n'évoquait aucun dédommagement, mais néanmoins elle lui proposa de la rencontrer.

Elle se déconnecta et regarda Jean. Pourquoi ne se doutait-il de rien ? Elle soupira, ferma les yeux et se concentra sur une question qu'elle laissait en suspens et qui pourtant était essentielle : si elle franchissait le Rubicon, à quel prix se vendrait-elle ? Et de quelle façon ? Elle ne pourrait pas se servir de son activité résiduelle de psychologue pour recycler l'argent qu'elle gagnerait. Jamais elle n'arriverait à faire passer ses galipettes sensuelles pour des consultations sur lesquelles la TVA s'appliquait. Tant pis ! Si elle décidait de s'encanailler, elle prendrait de l'argent liquide, car un chèque laisserait trop de traces. Mais demanderait-elle un dédommagement à l'acte ? Ou un fixe mensuel ? Elle préférait la deuxième formule, car la première ferait trop catin qui négocie ses passes. Elle éprouvait de la gêne en pensant à la contrepartie matérielle, mais ce sentiment n'était pas désagréable, au contraire. Elle s'arrêtait au bord de l'auto-analyse que, pourtant vu sa profession elle aurait dû mener à terme. Pourquoi elle qui menait une vie rangée de bourgeoise, elle qui n'avait pas besoin d'argent ou du moins n'était pas prise à la gorge au point de devoir vendre son corps, elle qui méprisait les prostituées envisageait-elle d'en devenir une ? Non ! Elle déraillait et elle s'enfonçait dans la folie. S'arrêterait-elle avant que l'irréparable ne fût commis ?

Elle se souvenait bien sûr de « Belle de jour », mais elle ne s'identifiait pas à l'héroïne, car celle-ci officiait dans une maison close et acceptait tous les clients qui se présentaient aussi répugnants qu'ils fussent. Cette dépossession totale la révoltait. Elle voulait choisir ceux à qui elle se vendrait, elle désirait leur tenir la dragée haute malgré l'argent qu'il déposerait sur la table et elle refuserait la position de dominée que la prostitution induit.

Elle ne regardait pas la télévision en sa présence, car il ne voulait pas être dérangé par le son, qui paraît-il l'empêchait de se concentrer. Il n'allumait son écran plat, que cinq minutes par jour pour regarder un résumé des actualités du jour. Aucun film, aucun documentaire ne le tentait. Il était resté bloqué dans une époque antérieure, dans la galaxie Gutenberg où les seules sources d'information se trouvaient dans les livres.

Le livre de Natacha était assommant, mais elle ne se sentait pas le droit en sa présence de s'intéresser à un ouvrage trop frivole. Quand son mari sortait de sa bulle et lui demandait ce qu'elle lisait, il exprimait sa réprobation si le titre choisi ou l'auteur lui déplaisait et ses sarcasmes avaient suffisamment de prise sur Natacha pour qu'elle se conforme devant lui à ses désirs. Ce soir, un magazine lui aurait mieux convenu, mais elle les consultait en cachette lorsque son époux était absent.

Au bout d'une demi-heure d'une lecture hachée, elle ne supporta plus son livre. Il était sans intérêt, sans histoire construite. Il n'était qu'un salmigondis de lignes confuses dans lesquelles surnageaient des bribes d'analyse pontifiantes et désabusées sur le monde actuel. Jean avait modérément critiqué ce pamphlet, sans doute parce que les thèses qui y étaient développées rejoignaient en partie les siennes. La mansuétude du tyran des lettres avait conféré à l'auteur une auréole singulière dans le microcosme littéraire où les Bouvier évoluaient. Pourtant, Natacha trouvait cet essai assommant. Elle se leva et alla embrasser son mari sur le front :

– Je vais me coucher, chéri. Je ne tiens plus !

Il tiqua :

– Mais il n'est que vingt et une heures ! Es-tu malade ?

Il se retirait rituellement à vingt-deux heures et d'ordinaire elle restait avec lui jusqu'au bout.

– Non, je suis juste fatiguée.

Ce soir, elle sentait se lever en elle un vent de révolte contre la vie réglée et étouffante qu'il lui imposait. Elle voulait lire « elle » ou « cosmopolitan », même si selon son ayatollah de mari, ces magazines n'étaient qu'une collection d'articles débiles et mal écrits. Elle qui d'habitude se pliait en souriant à sa tyrannie, qui faisait siens ses arguments hautains, ne supportait plus la ceinture de chasteté intellectuelle dont il serrait sans cesse les crans.

Elle récupéra dans le placard à produit ménager où elle les cachait les deux magazines qu'elle s'était procurés le matin même. Elle était sûre que, jamais il ne les trouverait, car elle les plaçait derrière un seau. Elle se déshabilla et enfila par caprice sa plus belle nuisette, comme si ce jour de révolte était particulier et que les vêtements qu'elle enfilaient devaient participer à la fête.

Elle se glissa souriante avec son butin sous les draps. Il la rejoindrait à vingt-deux heures dix précises après un passage par la salle de bains. Si par extraordinaire, il venait prendre des nouvelles de sa santé, le parquet en craquant dénoncerait son approche et elle aurait le temps de planquer les revues sous le lit où il n'irait jamais regarder.

Alors qu'elle ouvrait « elle », elle se souvint brutalement de leur sixième dîner. Il l'avait invitée dans une brasserie chic.

– Je suis épouvantablement maniaque, vous savez Natacha, avait-il avoué à brûle-pourpoint.

Elle l'avait regardé, surprise. Cette confidence n'avait aucun rapport avec la conversation agréable qu'ils menaient jusqu'alors. Elle avait ri en prenant soin que son éclat ne fut pas perçu comme méprisant.

– Et pourquoi me dites-vous cela, Jean ? Nous avons tous des défauts et vous êtes un saint si on vous compare à moi !

Il avait eu un geste d'agacement

– Je devine vos imperfections et elles ne gênent pas. Je m'en accommoderais sans problème. Mais je suis anormalement minutieux et ce détail peut être difficile à vivre pour une compagne.

Elle avait sursauté : Jean venait de lui demander à sa manière sa main. Et elle était humiliée, car il prétendait avoir fait le tour de sa personnalité en l'espace de six rendez-vous. Était-elle si transparente, si futile qu'une poignée de minutes suffisait pour la connaître intimement ? Ou était-il trop présomptueux ?

Mais ces sentiments délétères furent vite balayés, car elle était éblouie, déjà amoureuse. Pour elle, il était un Dieu et elle le vénérât. Elle se serait contentée d'une liaison inégale, de n'être qu'une femme de réconfort sexuelle à qui il ne consacrerait que quelques heures par mois tant elle se sentait inférieure. Elle n'avait jamais envisagé de l'épouser, car elle se voulait à l'époque raisonnable et tenait en bride ses fantasmes.

Ce soir, en lisant un article sur la GPA, elle prit conscience que ce dîner avait été le moment crucial de sa vie. Tout avait alors basculé. Il avait été honnête. Il lui avait infligé la liste de ses tics et de ses manies. Il ne lui avait rien caché et il avait dressé un portrait précis de sa vie quotidienne. Mais elle avait balayé les objections qu'il émettait tellement elle était heureuse de s'incruster dans l'existence de son idole à une place qu'elle n'aurait jamais imaginé occuper. Elle avait décidé d'entrer de son plein gré dans une prison dorée et si elle ne regrettait pas encore son choix, il lui pesait de plus en plus, malgré l'adoration qu'elle portait à Jean. Une fraction de seconde, elle se demanda si elle ne sublimait ses sentiments conjugaux pour donner un sens à son aliénation. Rester avec son mari impliquait tant de sacrifices que seul un amour irraisonné pouvait justifier cette abnégation. Mais cette remise en cause mourut à peine émise, tant elle était insupportable. Elle était mariée depuis douze ans et les quatre mille quatre cents jours qui s'étaient écoulés depuis qu'elle lui avait dit « oui » ne pouvaient pas avoir filé pour rien.

Il vint la rejoindre pile à l'heure. Dix minutes auparavant, telle une chatte, elle s'était levée silencieusement pour remettre les revues dans leur cachette et elle l'attendait lascive au-dessus des draps. Ils avaient leur jour de sexe, le dimanche, sauf lorsqu'elle avait ses menstrues. Mais ce soir elle espérait follement qu'il déroge à la règle d'airain qu'il avait fixée, tout en sachant qu'il n'en ferait rien. Elle le testait. S'il ne répondait pas de la façon adéquate, elle irait jusqu'au bout de sa folie.

Il sourit en la voyant :

– Tu vas prendre froid, chérie. Couvre-toi vite

Il se pencha pour lui caresser le menton, mais il ne la prit pas dans ses bras et il fit le tour du lit pour se coucher à son tour. Elle se dit qu'il avait choisi pour elle et qu'il venait de lui signer un blanc-seing.